

**Reportage** Orphelins, victimes blessées ou mutilées, femmes violées : dans les camps de réfugiés comme dans les villes en ruine, les survivants témoignent des journées d'horreur qui ont suivi la mort du président Habyarimana. Le Front patriotique rwandais (FPR) contrôle désormais les trois quarts du pays mais les combats se poursuivent avec l'armée gouvernementale. Et les milices de l'ancien président continuent à terroriser la population

# RWANDA : SUR LES TRACES DU GÉNOCIDE

**GAHINI-KIGALI**

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

C'est un tout petit garçon avec de grands yeux sombres et graves, la tête recouverte d'un pagne pour dissimuler le coup de machette qu'il a reçu sur le crâne. Sous le préau de l'hôpital, il déambule au hasard, prononçant des phrases incompréhensibles et déçues. Parfois, il s'arrête comme figé devant un spectacle que lui seul peut voir puis repart en trollant, toujours solitaire, livré à lui-même. Personne ne comprend vraiment ce qu'il raconte. Personne ne connaît son nom ou son âge. Comme beaucoup d'autres enfants, il a été retrouvé au milieu d'un tas de cadavres. Seul survivant, laissé pour mort.

À l'hôpital de Gahini, 80 km à l'ouest de Kigali, une centaine d'orphelins ont ainsi trouvé un refuge provisoire dans l'attente d'un avenir incertain. Petits rescapés, victimes de massacres qui auraient fait plus de 200 000 morts en moins d'un mois au Rwanda.

## Massacre dans l'église

Umutomi, elle, a toujours sa maman. Dans l'une des chambres-dortoirs de l'hôpital où l'on s'entasse à plusieurs sur chaque matelas, la mère et la fillette âgée de 7 ans se tiennent assises côte à côte, figées et impassibles. Une grenade a d'abord atteint Umutomi au visage, laissant un trou béant juste au-dessus de la bouche. Un coup de machette l'a ensuite touchée à la tête, une partie du cerveau à vif émergeant toujours de son petit crâne. D'une voix éteinte, la mère explique comment elles s'étaient d'abord réfugiées dans l'église, rapidement entourée par les miliciens et les militaires qui, après avoir lancé des grenades à l'intérieur, ont investi l'église pour achever la plupart des survivants.

Dans de nombreuses villes du pays, les églises, considérées comme un lieu de refuge provi-



Les Rwandais désertent Kigali. L'insécurité et la terreur règnent dans la capitale rwandaise. Des familles entières choisissent la fuite pour échapper aux massacres. (Photo Maria Mallogardis.)

dentiel, ont ainsi très souvent fini par se transformer en pièges pour ceux qui fuyaient la soif de sang des partisans du président défunt Habyarimana. Laisée pour morte par les miliciens, la mère d'Umutomi raconte encore comment son mari et ses deux petits garçons ont péri dans le carnage de l'église. Par moments, elle marque une pause, se prend lentement la tête dans les mains comme si elle cherchait à puiser encore un peu de forces pour poursuivre son récit et ressusciter les images du cauchemar. « Les hommes et les petits gar-

çons ont été la cible privilégiée des miliciens. Dans leur loge, il fallait d'abord exterminer les mâles et anéantir toute graine d'opposition, les enfants étant considérés comme de futurs ennemis. Mais très vite, ils en sont venus à tuer aussi les femmes et les filles, le plus souvent après les avoir violées. Même les plus jeunes fillettes n'ont pas été épargnées », explique Annie, un jeune médecin envoyée par Médecins du monde à l'hôpital de Gahini.

La ville de Gahini a été elle aussi le théâtre d'atrocités. Morts ou en fuite, la plupart des

4 000 habitants ont quitté cette petite ville perdue dans les hautes herbes au-dessus du lac Muhazi. Les maisons sont désormais investies par des réfugiés, fuyant eux-mêmes d'autres zones de massacres et installés là par le Front patriotique rwandais (FPR) qui a conquis la ville lors de son avancée sur Kigali. Il aura suffi de quelques semaines seulement aux Inkotanyi, « les combattants », pour quitter leurs bases arrière de l'extrême nord du Rwanda et prendre le contrôle des trois quarts du pays. Dans les zones conquises, les combattants du FPR ont en-

terré la plupart des cadavres et tentent aujourd'hui de rassembler réfugiés et blessés dans des camps improvisés au centre des petites villes désertées qui longent la route menant à Kigali.

## Des miliciens cachés dans les collines

Mais l'insécurité demeure. « Nous savons qu'il y a encore des bandes de miliciens cachés dans les collines environnantes. Ils attaquent les gens qui s'y aventurent en espérant trouver de quoi manger », explique Diogène, le jeune officier du FPR, responsable de la ville de Ga-

hini. Ici comme dans la ville voisine de Nyagasamo qui accueille aujourd'hui près de 7 000 réfugiés, la pénurie est désormais la règle. Les enfants sont souvent d'une maigreur fémelle qu'on associerait plus volontiers aux pays du Sahel qu'aux paysages luxuriants d'un petit paradis tropical. « Deux fois par semaine, nous sommes obligés d'organiser des convois armés pour chercher dans les bananeraies un peu de nourriture », explique l'un des six combattants du FPR, char-



▼ ▼ ▼

gés de la sécurité de Nyagasamo. « Maintenant, c'est au tour des miliciens de se cacher », se réjouit pour sa part Jean Damascène, le regard perdu vers les collines. Cet enseignant, seul survivant d'une famille massacrée, est resté caché un mois dans les bananeraies craignant sans cesse de tomber sur les machettes des miliciens. Une errance qui s'est achevée le jour où il a croisé le chemin du FPR. « Les gens du FPR m'ont dit de me rendre au camp de Nyagasamo où je resterai jusqu'à la fin de cette guerre. Ils m'ont sauvé la vie », ajoute cet enseignant qui avoue avoir eu peur autrefois du FPR « à cause de la propagande ».

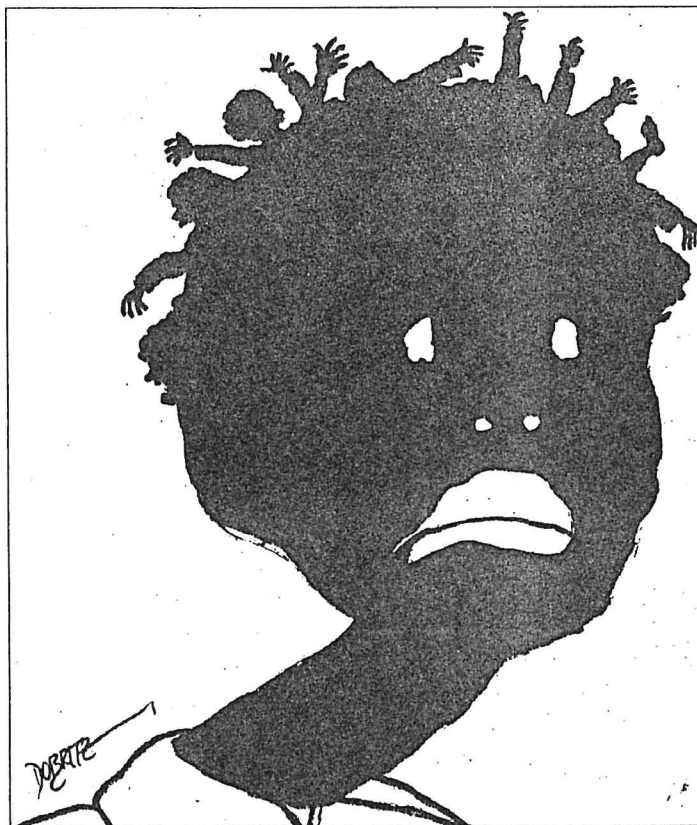
« Dans un pays où une grande majorité de la population est analphabète, la radio joue un rôle considérable, explique le docteur Emile, un responsable du FPR. Sur les stations gouvernementales, nous avons toujours été diabolisés. On essaie de faire peur aux gens en leur racontant que nous allons tuer tout le monde sur notre passage. Nous avons beaucoup d'efforts à faire pour lutter contre cette propagande », assure t-il. Depuis les derniers bastions gouvernementaux, Radio-Mille-Collines et Radio-Rwanda dénoncent ainsi « les plans machiavéliques du FPR » tout en continuant à nier l'existence des massacres comme celle des milices, préférant évoquer « l'autodéfense nécessaire des populations qui se sont jointes aux forces armées ».

### Grignotage et guerre d'usure

Dans la guerre des ondes, les combattants du FPR ne sont cependant pas en reste : Alexis Kanyarengue, le président du mouvement, tout comme Paul Kagame, le chef militaire, ont multiplié ces dernières semaines les appels sur la radio du mouvement, enjoignant les militaires des forces gouvernementales à désertir pour rejoindre les rangs du FPR. « Nous avons vu des sergents et certains officiers traverser la ligne de front pour rejoindre nos troupes. Mais il s'agit toujours de démarches individuelles et dispersées », avoue Paul Kagame.

À défaut de convaincre les gros troupes gouvernementales, les combattants du FPR poursuivent leur avance en pratiquant leur stratégie favorite : le grignotage et la guerre d'usure. Une tactique qui s'est avérée payante notamment lors de la conquête décisive du camp militaire de Kanombé à l'entrée de Kigali. « Nous avons fait le siège du camp pendant une semaine, raconte cet officier du FPR en pilonnant en priorité des lieux stratégiques comme les stocks d'approvisionnement. Après, il n'y avait plus qu'à attendre que le camp tombe comme un fruit mûr. »

Dans la cour de la caserne, matelas, vêtements, roquettes abandonnées sur le sol dans le plus grand désordre traduisent la fuite précipitée des forces gouvernementales. Dans l'un



des hangars à munitions du camp de Kanombé, des caisses de munitions en provenance du Bourget via Bangui, rappellent le rôle décisif joué par les instructeurs français dans la formation et l'encadrement de cette armée passée de 5 000 hommes en 1990, date de la première offensive du FPR, à 35 000 hommes trois ans plus tard. Le rapport de force pouvait sembler a priori défavorable pour les quelque 20 000 combattants du FPR. « Mais, face à une armée essentiellement formée pour la répression, nous bénéficions d'un entraînement militaire et d'une discipline qui constituent nos meilleurs atouts », précise Wilson, un officier du FPR.

### Les enfants tiennent les barrages

Comme beaucoup de cadres militaires du mouvement rebelle, Wilson a fait ses premières armes en Ouganda, au sein de l'Armée de résistance nationale (NRA), le mouvement de guérilla qui a porté Yoweri Museveni, l'actuel président ougandais, au pouvoir en 1986. « Nous avons apporté à la NRA les troupes dont elle avait besoin. En échange, nous y avons acquis la formation militaire qui manquait à notre mouvement dont la vocation était au départ essentiellement politique », explique Wilson. Enfants de réfugiés rwandais fuyant les massacres qui se sont succédés depuis 1959, comme Wilson qui a quitté le Rwanda pour l'Ouganda à l'âge de 4 ans. Mais aussi étudiants, médecins, ou encore enseignants comme Aimable qui a abandonné son emploi et sa maison familiale des bords du lac Kivu, à l'ouest du Rwanda, pour rejoindre le FPR « parce qu'il y avait trop d'injustices » : les combattants du FPR

ont issus de ces jeunes générations victimes des politiques d'exclusion qui ont marqué l'histoire de ce petit pays depuis l'indépendance.

À 30 km du front, dans la région marécageuse du Mugesera où la nuit est illuminée par les tirs d'obus, les barrages de fortune qui quadrillent les pistes poussiéreuses sont souvent tenus par des adolescents, parfois à peine plus grands que leur kalachnikov. Située au sud de Kigali, la région du Mugesera a été conquise par le FPR à la mi-mai. Une terre martyre à l'histoire exemplaire : en 1959, les Tutsi

fuyant les premiers massacres vinrent s'installer dans cette région sauvage, réputée inhospitalière. Rapidement cependant, ils surent en faire une terre fertile et prospère, suscitant alors l'intérêt et la convoitise du général Habyarimana qui, peu après son arrivée au pouvoir en 1973, y dépêcha les premiers Hutu pour coloniser les parcelles disponibles. Les antagonismes à prétexte ethnique trouvèrent alors dans cette région un terrain particulièrement favorable. En 1993, les massacres à grande échelle qui ensanglantèrent le Mugesera jouèrent un

rôle essentiel dans la décision du FPR de rompre le cessez-le-feu instauré quelques mois auparavant.

### L'horreur sous les fagots

En avril dernier, le Mugesera n'a, une fois de plus, pas été épargné. La ville de Nyamata, une agglomération commerciale particulièrement prospère et animée jusqu'au printemps dernier, s'est transformée en champ de ruines. Façades calcinées ou éventrées, vitres brisées, avec cette odeur de pourriture et cet étrange arrière-goût sucré qui signale ici comme ailleurs au Rwanda la présence de la mort. Au détour d'une ruelle, on les aperçoit rapidement : une dizaine de cadavres empilés sous un tas de fagots exhalant l'odeur horrible qui empoisonne l'atmosphère. « Les miliciens voulaient d'abord les brûler vivants. C'est pourquoi ils ont obligé ces gens à se coucher sous les fagots. Puis comme ils n'avaient pas d'essence, les miliciens ont décidé de les achever à la machette », raconte un villageois. Dans la cour qui entoure les bâtiments paroissiaux de brique rouge, des vêtements souillés jonchent le sol en tas compact. « Les miliciens ont dépouillé les cadavres dans l'espoir de trouver un peu d'argent », explique Jean-Paul, le directeur de l'école qui a perdu femme et enfants au cours de ces journées d'horreur.

Au milieu des affaires personnelles des victimes, on aperçoit, ici et là, les cartes d'identité de couleur verte : « Hutu, Tutsi, Twa, naturalisé : barrer la mention inutile », y est-il indiqué. « Notre mythe fondateur raconte que le Créateur a eu trois fils : Batutsi, Bahutu et Batwa, explique Firmin, un combattant du FPR. Il offrit à Batutsi, le soin de surveiller les troupeaux, à Bahutu celui de travailler la terre et confia à Batwa la cueillette et la pêche. Avant la

colonisation, un Tutsi qui perdait ses vaches pouvait changer de catégorie et devenir hutu. De la même façon, un Hutu qui faisait fortune pouvait accéder à la catégorie de Tutsi. »

### Les restes de l'avion devant la villa

Cette organisation, plus proche du système des castes que de celui des ethnies, sera profondément modifiée par la colonisation. Allemands puis Belges ont rigidifié les catégories existantes pour mieux contrôler le pays. Les Belges s'appuyèrent d'abord sur les Tutsi puis sur les Hutu et imposèrent les premiers la mention ethnique sur la carte d'identité. Après l'indépendance en 1961, les régimes autoritaires de Grégoire Kayibanda puis de Juvénal Habyarimana qui dirigeront le pays trouveront ensuite dans ces divisions un moyen inespéré pour asseoir leur pouvoir.

Aux portes de la capitale, dans la villa du président défunt, la carlingue de l'avion Habyarimana git toujours au milieu du jardin, la queue de l'appareil plantée comme un fruit métallique au milieu des bananeraies. Le « palais », comme on appelait la résidence du chef de l'État, est aujourd'hui aux mains des combattants du FPR qui resserrent chaque jour leur étau sur Kigali. Les derniers restes du régime défunt sont désormais offerts à la vue de tous : cartes postales, lettres, parfums, livres, portraits officiels du président et de sa femme, mais aussi de certains « collègues » et amis comme le Zaïrois Mobutu, éparpillés en vrac au milieu des meubles. Après s'être appuyé sur la terreur, le règne d'Habyarimana s'est ainsi achevé dans le sang. Pour tout héritage, il laisse au Rwanda le traumatisme d'un véritable génocide.

Maria MALAGARDIS



Les soldats du FPR sur la route de Kigali. À défaut de convaincre les gros des troupes gouvernementales, les combattants du FPR poursuivent leur avance en pratiquant leur stratégie favorite : le grignotage et la guerre d'usure. (Photo C. Sautberger/Gamma.)